

Paule Lévy (Versailles-Saint Quentin)

Présentation de Philip Roth : *American Pastoral*

Autrefois considéré comme « l'enfant terrible » de la littérature juive américaine, Philip Roth est aujourd'hui reconnu comme l'un des plus grands auteurs américains contemporains. Récipiendaire de nombreux prix littéraires (il vient de se voir tout récemment octroyer le *Man Booker International Prize*), il serait même « nobélisable » aux dires de ses *afficionados* (bien que cet honneur tarde à venir).

Prolifique, fantasque, débordante de vitalité et d'inventivité, l'oeuvre rothienne se présente comme un défi aux discours et aux formes convenues. L'écriture plurivoque et hybride de Philip Roth le place au carrefour de plusieurs traditions culturelles. Du côté américain, l'auteur se réclame de Hawthorne, Melville et James ; du côté européen, il reconnaît sa filiation avec Tchekhov, Kafka et Bruno Schulz – entre autres. S'il est né aux Etats-Unis, Roth reste pourtant profondément influencé par la culture et la sensibilité juives. Sous sa plume, la grande tradition mandarinale WASP coexiste avec la voix spontanée et rocailleuse du petit-fils d'immigrés.

Pour diverse et imprévisible qu'elle soit, l'oeuvre de Philip Roth reste cependant marquée par une profonde cohérence. L'auteur a souvent dit que ses romans pouvaient être lus comme un seul texte. De fait, chacun de ses livres paraît à la fois prolonger, infléchir ou contredire les précédents, jetant sur eux un éclairage radicalement nouveau.

I. La première tâche des préparateurs de l'agrégation sera donc de procéder à une mise en contexte de *American Pastoral* au sein du corpus rothien.

– L'ouvrage fait partie du cycle des romans mettant en scène l'écrivain juif américain Nathan Zuckerman, l'un des doubles fictionnels favoris de Philip Roth. Ce personnage (que l'on voit apparaître pour la première fois dans *My Life as a Man*) naît en fait du conflit qui opposa Roth à l'*establishment* juif à la suite de la publication de *Goodbye Columbus* (1959) mais surtout de *Portnoy's Complaint*, (1969), deux satires corrosives de la médiocrité de la petite bourgeoisie juive américaine assimilée. La réponse de Roth à ses détracteurs, c'est la trilogie *Zuckerman Bound*, où Roth place désormais sur le devant de la scène ce Nathan Zuckerman, écrivain juif américain à son image et aux prises, comme lui, avec un milieu étriqué. Dès lors, la satire sociale se double chez Roth d'une dimension métafictionnelle, le questionnement identitaire se traduit par une recherche formelle. De roman en roman, l'auteur mêle allègrement autobiographie et fiction, peinture de moeurs et spéculation abstraite tout en poursuivant une réflexion sur les rapports conflictuels entre l'individu et la société, la réalité et l'illusion, l'éthique et la liberté. Cette recherche trouve sa forme la plus aboutie avec *The Counterlife*, véritable feu d'artifice postmoderne, qui se présente comme une série de variations virtuoses sur la notion, désormais fondamentale chez Roth, de « *contrevies* » : ces existences alternatives, sans cesse réinventées par un sujet en quête d'une identité toujours fuyante. Car chez Philip Roth, la vie, cela s'invente et l'invention aide à vivre.

– Si l'on retrouve dans *American Pastoral* la verve satirique et la veine métafictionnelle des ouvrages précédents, le roman, publié en 1997, marque un tournant décisif dans le corpus rothien, l'ouvrant résolument à d'autres registres et d'autres horizons. L'ouvrage, constitue en effet le premier volume de cette magistrale « trilogie américaine » (comprenant également *I married a Communist* 1998 et *The Human Stain* 2000) où, désormais bien loin du narcissisme de ses jeunes années, Philip Roth se livre à une radiographie impitoyable et lucide de la société américaine dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Chacun des trois volumes de cette seconde trilogie campe un moment particulier de l'histoire de la nation : *American Pastoral* a pour toile de fond l'Amérique des années soixante, *I Married a Communist* celle du Maccarthysme, *The Human Stain* tourne en dérision la *political correctness* des années 80/90.

Dans *American Pastoral*, le thème pastoral, si central dans l'imaginaire américain, devient en fait prétexte à une critique virulente de la culture américaine et de ses postulats. Il vient en outre servir une réflexion ironique et ambiguë sur la nature foncièrement instable de l'identité (qu'elle soit individuelle ou collective) et le caractère provisoire de toute vérité. Cette réflexion puise en partie ses fondements dans la tradition juive qui, récuse toute possibilité d'innocence et circonscrit essentiellement un rapport à la culture et non à la nature. Philip Roth s'inscrit ici résolument dans le sillage de Bernard Malamud (*A New Life*), et surtout de Saul Bellow (*Henderson the Rain King*, *Herzog* ou *Humboldt's Gift*).

– Autre différence majeure entre *American Pastoral* et les précédents romans du « cycle Zuckerman » : bien que la narration soit prise en charge par Nathan Zuckerman, il n'occupe pourtant qu'une place marginale dans son propre récit. Plus âgé et mûri, il se veut avant tout observateur et témoin, et il laisse le devant de la scène au personnage dont il entreprend de nous conter l'édifiante biographie : Seymour Levov, qui fut l'un des héros de son adolescence. Si Levov est juif et petit-fils d'immigrants, il apparaît pourtant comme l'antithèse des personnages auxquels Roth nous avait jusqu'alors habitués. Il s'agit en effet d'un homme d'affaires obtus et peu enclin à l'introspection, qui semble l'incarnation même du rêve américain, tant dans sa version matérialiste (il est le patron prospère d'une manufacture de gants) que dans sa version pastorale (il a choisi de s'établir dans un coin idyllique et champêtre du New Jersey). Son existence paisible vole pourtant en éclats à la fin des années soixante lorsque sa fille, Merry, qui milite de plus en plus activement contre la guerre du Vietnam, se mue en terroriste.

A la peinture de l'harmonie pastorale succède alors celle d'un chaos qui défie toute explication rationnelle et confronte l'individu à une radicale incompréhension. L'auteur renvoie dos-à-dos, et sur le mode parodique, l'Adam américain et le Job biblique, le mythe et l'histoire, la fiction et la réalité.

II. Ces contradictions constituent bien évidemment autant de pistes d'analyse et ont été abondamment glosées par la critique anglo-saxonne .

III. Autre facette du roman abondamment évoquée par la critique : le contexte socio-historique. Les années soixante aux Etats-Unis faisant elles-mêmes partie du programme de l'agrégation, je n'ai pas jugé utile dans ma bibliographie d'accumuler les références sur ce sujet que les agrégatifs seront amenés à étudier par ailleurs. Il conviendra toutefois d'en rappeler les principaux aspects.

IV. Si les ressorts thématiques de *American Pastoral* ont été fort bien analysés, les aspects formels restent encore, me semble-t-il, à fouiller. Ainsi, une analyse en profondeur des techniques narratives s'impose, dans ce roman où le narrateur s'éclipse après moins d'une centaine de pages et où il n'est pas de retour au cadre initial du récit (celui de la rencontre entre Zuckerman et Levov). On pourra aussi analyser de près le jeu d'oppositions et de doubles entre Zuckerman et son héros. Derrière Levov, et derrière Nathan Zuckerman, n'y a-t-il pas, en outre, à une distance que l'ironie et l'accumulation des strates narratives rendent difficile à évaluer, un auteur entretenant avec ses personnages des relations ambivalentes et complexes ?

– On pourra s'intéresser également à la question fondamentale de la voix. Si les personnages, délibérément outrés, relèvent presque de l'allégorie, ce sont bien les voix multiples dont le récit est tissé qui lui confèrent densité et vigueur. Plus encore que les autres romans de Philip Roth, *American Pastoral*, apparaît comme *a book of voices*.

– D'un point de vue stylistique, il conviendra de se pencher sur les réseaux métaphoriques qui, parallèlement à une obsession de la simplicité et de la pureté, s'attachent à mettre en évidence une omniprésence de la souillure, de cette tache (*The Human Stain*) qui est pour Philip Roth absolument incontournable et constitutive de l'humain.

– Autres aspects abordés, me semble-t-il de façon un peu floue par la critique anglo-saxonne, et qui pourraient faire l'objet d'une réflexion plus poussée :

. les ressorts du comique

. la dimension tragique : cette *tragédie américaine* relève-t-elle d'une tradition aristotélicienne où le tragique débouche sur une forme de catharsis, ou plutôt d'une conception plus proche de celle de Clément Rosset où il renvoie à ce qui demeure fondamentalement inexpliqué et inexplicable ?

Autant de pistes de réflexion, donc, pour ce livre très riche qui inaugure chez Philip Roth un nouveau cycle romanesque.

Paule Lévy (Versailles-Saint Quentin)